

La chambre des enfants

L'appartement grouille d'invités qui parlent fort, qui boivent, qui rient et une musique rock vient ajouter de l'excitation à l'ambiance, une ambiance de retrouvailles d'amis qui ont entre trente et quarante ans et ont continué d'écouter les chansons de leur vingt ans.

Il n'est pas tard pour une soirée, minuit à peine, mais l'effervescence a déjà atteint un pic, les gens sont heureux de se revoir, du temps a passé dans la vie de chacun, on se retrouve, on découvre combien chacun a changé physiquement, a vieilli, combien le temps a épargné certains, combien la vie s'est acharnée sur d'autres, on réalise l'âge des enfants qui sont nés, mais on est heureux, indiciblement, indistinctement, il y a une légèreté joyeuse qui se diffuse dans l'air entre les invités, quelque chose d'intangible qui opère sur tous et produit un sentiment de bien-être, malgré le temps passé et parfois perdu.

Au milieu du salon, Vincent prend une coupe de champagne sur la table immense où se succèdent bouteilles et toasts appétissants, et sans prendre garde à personne, sans même chercher quelqu'un du regard, fuyant en quelque sorte l'atmosphère de bonheur, il s'engouffre dans le grand couloir qui mène aux chambres : celle de son frère et de sa belle sœur ainsi que celle de ses nièces, deux petites filles de cinq et deux ans. Devant les portes, il hésite quelques secondes, et cherchant le réconfort maximum, il ouvre finalement la porte de la chambre des enfants, comme s'il s'agissait de fuir définitivement le monde des adultes. Il sait que les petites filles ne sont pas là, qu'elles sont chez leur grand-mère, et il pénètre dans leur chambre avec l'innocence requise, il sait qu'il ne viendra rien déranger d'un jeu d'enfant qui serait en train de se faire loin de l'incompréhension rationnelle des adultes, il sait qu'il entre dans un sanctuaire où les lois ne sont pas les mêmes que dans le monde extérieur à l'enfance. Alors, devant la chambre qui s'ouvre à lui, il dépose son verre d'alcool, sentant bien que l'objet serait totalement déplacé.

Puis il entre et sans jeter un œil sur la grande chambre qu'il connaît déjà, il va s'asseoir sur une petite chaise d'enfant, lui trop grand sur cette chaise minuscule, il va s'asseoir et aussitôt baisse la tête, ferme les yeux et pose sa main gauche sur ses yeux fermés comme pour accéder à une obscurité plus profonde encore.

Il essaie de faire le vide en lui, d'arrêter le cours de ses pensées, mais il sent que c'est difficile, impossible, que l'image fixée depuis quelques minutes sur sa rétine a engendré une réaction en chaîne que seules des larmes lourdes pourront évacuer. Sur sa chaise toute petite, pourtant, il se bat contre lui-même, contre les sanglots qui montent progressivement, contre les larmes qui cherchent leur chemin, ne pas pleurer se dit-il, non, ne pas pleurer, mais il sait déjà que c'est inutile de se battre, il sent bien qu'au fond de son ventre, le vide de l'angoisse a commencé à creuser une brèche vers une douleur ensevelie, que son passé l'attend et qu'ils ont un vieux compte à régler.

Il se sent oppressé, là, dans la poitrine, comme si sa chemise était en acier et qu'elle l'empêchait de respirer correctement, de gonfler ses poumons pour prendre de l'air, il sent que son cœur bat soudain trop fort, et sur sa main gauche, celle qui empêche ses yeux d'accéder à la lumière, il sent les premières larmes prendre naissance.

Alors il se souvient de ce qu'il vient de voir, il cesse de refuser l'image en lui, il regarde en face la vérité : il est assis sur le canapé du salon, au milieu des invités, il discute avec un ami qui lui raconte la naissance de son premier enfant, récemment, et le bonheur d'être un jeune père, et le plaisir de se sentir investi d'une mission, celle d'accompagner et d'aider quelqu'un de tout petit, d'innocent, dans la vie, il parle du sérieux des responsabilités, et Vincent l'écoute et lui sourit, il est heureux pour lui, pour sa femme, et il se dit que cet enfant a eu de la chance de naître dans ce couple heureux. On sonne et Vincent s'excuse auprès de son ami, se lève et va ouvrir aux nouveaux arrivants. Je n'aurais pas dû, pense-t-il, une fois la porte ouverte. Mais c'est trop tard. Devant lui, une jeune femme magnifique sourit. Son sourire est profond et lumineux, ses yeux un peu rieurs oscillent entre le vert et le marron mais à cet instant-là, ils sont simplement merveilleux de

tendresse : elle est heureuse, totalement heureuse, cela se voit, se sent, elle est heureuse dans sa vie et à cet instant, elle est heureuse de voir Vincent, de le retrouver et elle est heureuse de tenir par la main un autre homme, son homme, et Vincent les regarde et son cœur s'effondre sur lui-même.

Pourtant, il continue de sourire de ce sourire qu'il réservait aux nouveaux arrivants quels qu'ils soient, il a l'habitude de masquer son désespoir d'un sourire lumineux. Il les salue avec affection, il dit à la jeune femme combien il la trouve resplendissante et tandis qu'elle l'embrasse avec beaucoup de chaleur, il ne peut s'empêcher de regarder l'homme qui l'accompagne, de le jauger, de le juger et presque aussitôt malgré lui-même, de l'aimer.

Ce mec a l'air d'être un mec bien, se dit-il, et après se l'être dit, il essaie de cacher qu'il a envie de pleurer. La jeune femme les présente l'un à l'autre. Raphaël serre la main de Vincent et lui aussi le regarde. Ce ne doit pas être facile d'être le nouvel homme de la vie de cette jeune femme. Vincent et elle ont tout de même passé sept ans ensemble et leur rupture ne date que d'un an. Et Vincent le sait qui regarde Raphaël, qui espère vraiment que Raphaël soit un homme bon qui saura rendre cette jeune femme heureuse, et qui voudrait en même temps que ce Raphaël n'ait jamais existé. Ensuite, sans se départir ni de son désespoir, ni du sourire charmant sur ses lèvres, il les introduit dans la soirée et se dirige vers le buffet pour prendre une coupe de champagne, pour se donner une contenance et disparaître dans la chambre des enfants où il est maintenant assis, sur une chaise minuscule, et où enfin, loin des regards, il peut laisser éclater ses sanglots.

Il pleure et il ne sait même pas si ça lui fait du bien. De toute façon c'est son corps qui pleure tout entier, son désespoir est intégral et il ne saurait pas dire où tous ces spasmes prennent naissance en lui. La seule chose qu'il comprend, à cause de l'intensité de la douleur qui le traverse soudain, c'est qu'il est en train de pleurer pour un an de sourire, qu'il a tenu bon après sa rupture en croyant qu'il était fort, en se sentant plus fort que la douleur et l'angoisse de la solitude totale. Il n'était finalement plus fort que rien du tout, sûrement pas plus fort que la vie, que le temps, il n'était qu'un homme se mentant à lui-même pour tenir face au désastre absurde de la mort des sentiments. Des sentiments qu'elle éprouvait pour lui et qu'il n'a pas réussi à cesser d'éprouver pour elle. Des sentiments qui disparaissent sans aucun enterrement, aucune cérémonie, même pas une petite pierre tombale sur laquelle venir se recueillir, non, rien d'extérieur à soi et qui existe dans le monde, non, tout est contenu à l'intérieur de soi, dans des souvenirs passés en boucle, redits en soi mille fois comme une prière qui ne pourrait pas s'échapper vers le ciel. Il se sent prisonnier de lui-même, prisonnier de ses sentiments, de ses espoirs d'amour, prisonnier de son chagrin, et il voudrait crier, hurler, faire sortir toute cette merde de lui-même mais rien ne vient, rien, seulement des sanglots de plus en plus petits, de plus en plus ridicules. Il se dit qu'il ne peut pas crier dans une chambre d'enfants, que ce ne serait pas juste, qu'il dérangerait quelque chose dans l'ordre universel de l'enfance mais c'est idiot, les enfants crient quand ils ont envie de crier, ce sont les adultes qui ne comprennent plus la simplicité de l'enfance. Il voudrait crier et se tait.

Il relève la tête pour se moucher et il a un sursaut : devant lui, debout, une petite fille de neuf ans le regarde, intriguée. Il tente de lui sourire même si, avec ses yeux rouges et gonflés et son nez qui coule, son sourire est probablement hideux. Elle ne lui sourit pas en retour. Au contraire, elle a le regard très sérieux, ce regard qu'ont les enfants qui cherchent vraiment à comprendre quelque chose qui leur échappe mais qui les intéresse beaucoup.

- Pourquoi tu pleures ? demande-t-elle soudain, parce que tu pleures très fort quand même.
- Je pleure parce que je suis triste, dit-il, tout en continuant à sourire.

Il ne veut pas qu'elle voit quelqu'un de très triste, il se dit que c'est une jolie petite fille qui a toute la vie devant elle et qui ne devrait voir que de la beauté, de l'innocence et de la lumière. Mais elle continue son investigation, quelque chose l'intrigue vraiment et elle a besoin de savoir, et comme toujours chez les enfants, rien ne semble pouvoir la détourner de cette idée fixe, fixée dans son

jeune esprit et qui semble vouloir répondre à une question fondamentale que l'adulte ne saura jamais et comprendrait pas.

- Tu dois être très triste alors... Moi, je me souviens, j'ai vu mon père pleurer comme ça une fois et il était vraiment très triste.
- Oui, je suis très triste... Mais ce n'est pas grave, des fois les grands sont très tristes pour des bêtises...
- Et tu es triste pour une bêtise ?

La question résonne en lui et l'écho qui la répercute à l'intérieur de lui-même semble provenir de très très loin, comme si les limites de son corps étaient à l'infini et que cette toute petite phrase, prononcée avec innocence par une toute petite voix, rebondissait encore et encore dans toutes les directions de son esprit. Il essaie alors de trouver les mots, les mots qu'une petite fille pourrait comprendre, et il se dit que c'est une bonne chose de chercher des mots simples :

- Je suis triste parce que je suis amoureux de quelqu'un, quelqu'un qui était comme une princesse, tu sais comme la belle au bois dormant ou Cendrillon, et puis elle, aujourd'hui, elle ne m'aime plus et elle a trouvé un autre amoureux. Tu vois, c'est une bêtise...
- C'est pas une bêtise d'être amoureux. Moi, au CE1, j'étais amoureux de Clément Morinière et lui il était amoureux de Nina Roche.
- C'est dommage pour lui parce que tu es très jolie et il a fait une erreur en aimant Nina Roche.
- Je crois pas, Nina c'est ma copine et elle est super. Un jour, j'ai mis une bague dans la trousse de Clément parce que je voulais lui faire un cadeau. C'était une petite bague toute jaune avec une pierre précieuse dessus. Maman, elle me disait que c'était une émeraude et que ce serait un beau cadeau pour mon amoureux. Alors je l'ai mise en cachette dans la trousse de Clément pendant une récré. Lui, il l'a trouvée et il a cru que c'était Nina qui l'avait mise là et il était content mais ma copine lui a dit que c'était pas elle et que c'était moi. Quand on est sorti de la classe, il est venu vers moi et il a jeté la bague par terre en disant qu'il en voulait pas et qu'il ne m'aimerait jamais. Eh ben j'ai pleuré.
- C'est méchant ce qu'il a fait.
- Maman elle m'a dit que c'était pas méchant de ne pas aimer quelqu'un. Elle m'a dit aussi qu'il avait été honnête avec moi, et s'il aimait une autre fille et que c'était ma copine, eh ben je devais être contente parce que ma copine était contente.

Un petit silence se déploie dans la chambre. Vincent en profite pour se moucher et la petite fille semble continuer de réfléchir à quelque chose de très profond. Elle attend qu'il ait rangé son mouchoir et continue :

- Mais des fois, je me demande si c'est vrai ce que dit maman...
- Si ta maman le dit, c'est forcément vrai, ment-il à cette petite fille.

Mais l'enfant n'est toujours pas satisfaite et Vincent pourrait presque croire qu'elle n'a pas entendu ce qu'il vient de dire. Elle le regarde droit dans les yeux avec une moue dubitative et il se sent soudain coupable de son mensonge et devant cette petite fille, devant ce petit bout d'honnêteté sans faille, il baisse les yeux.

- Toi, tu dis toujours la vérité ? dit-elle en le fixant profondément.

- J'essaie, dit-il, je crois que j'essaie dans la mesure du possible. J'ai toujours eu l'impression que mentir ne servait à rien alors j'essaie d'être sincère avec les gens.
- Clément, il a été sincère avec moi, et ça m'a fait mal.
- Oui, répond Vincent, mais tu aurais préféré qu'il te mente, et qu'il mente à ta copine Nina ?
- Oh non ! réagit-elle tout de suite, je ne voudrais pas qu'il triche avec Nina !
- Ah, tu vois, toi aussi tu préfères la sincérité ! dit-il en souriant vraiment, pour la première fois depuis qu'il est dans la chambre des enfants.

La petite fille regarde ce sourire vrai et elle se met à sourire à son tour. Ils se sourient tous les deux et le temps s'arrête le temps de ce sourire. Vincent se demande qui est cette petite fille extraordinaire et en même temps il n'a pas envie de savoir. C'est la magie de la chambre des enfants, se dit-il, cette petite fille n'existe peut-être pas, c'est un petit fantôme qui hante la chambre de mes nièces et qui jouent avec elles quand elles sont tristes, c'est leur ange gardien et elles sont en de bonnes mains...

- Et ma maman, tu crois qu'elle est sincère avec moi ? reprend la petite fille qui n'a pas perdu le fil de sa pensée
- Qu'est-ce qui te ferait croire qu'elle ne l'est pas ?

La petite fille réfléchit bien et Vincent croit apercevoir des larmes dans ses yeux à elle, des toutes petites larmes fugitives. Il pense qu'il a rêvé mais il hésite, et doute. Il prendrait bien cette petite fille dans ses bras pour la consoler si elle était triste, elle aussi. Un câlin peut encore consoler un enfant, l'apaiser, lui faire sentir la présence rassurante de l'adulte et cela suffit la plupart du temps. Il se dit que pour lui aussi cela pourrait suffire, que parfois il voudrait juste que quelqu'un le serre dans ses bras et que finalement les enfants et les adultes sont les mêmes personnes, elles ont juste grandi et oublié, elles ont juste grandi et tout fait pour oublier...

- Maman, commence-t-elle, elle me dit que mon petit frère, il est au ciel et que le ciel c'est ce qu'il y a de mieux, que tout est comme dans un rêve, que tout est blanc, et doux, et qu'il y a plein de jeux à faire avec des anges et des enfants très gentils. Elle dit que là haut il doit être très content tout le temps. En plus il n'y a pas d'école au ciel et mon frère joue tout le temps et des fois il nous regarde d'en haut et on peut voir sa tête dans les nuages. Alors maman, elle devrait être contente que mon frère soit si content mais des fois elle pleure très fort et moi je sais que c'est pour ça...

Vincent regarde la petite fille se débattre avec sa pensée. Il doit dire quelque chose, il sait qu'il doit le faire, qu'elle attend la solution de la part d'un adulte qui semblait avoir un énorme chagrin comme elle en a vu chez sa mère. Elle doit se dire que si quelqu'un connaît la réponse, c'est bien lui et il sait que tout le récit qu'elle vient de lui confier est une énorme question qu'elle lui pose. Alors il sourit à l'enfant et lui dit :

- Ta maman, elle ne pleure pas parce qu'elle n'est pas contente que ton frère soit heureux et s'amuse bien, elle pleure parce que ton frère lui manque, qu'elle aimerait bien qu'il soit près d'elle et qu'elle lui fasse des bisous. Mais elle sait que ce n'est pas possible et c'est pour cela qu'elle est triste. Moi, tu vois c'est pareil. Ma princesse, elle est avec un nouveau prince charmant, et il a l'air d'être un super prince charmant, et je suis content pour ça, et en même temps, je voudrais que ce soit moi encore le prince, et ce n'est pas possible, et c'est pour ça que j'étais triste, parce qu'il y a des choses qui ne

sont pas possibles et qu'on n'a aucun moyen que ça change.

- Alors mon frère il est au ciel et c'est bien, et ton amoureux elle a un fiancé et c'est bien aussi, et maman et toi vous êtes tristes parce que vous voudriez que ce soit autrement ?
- C'est exactement ça. Et c'est idiot de vouloir que ce soit autrement... Enfin non, des fois c'est très bien de vouloir que ce soit autrement.
- Je comprends plus : il faut ou il faut pas ?
- Il faut, dit-il, il faut rêver !
- Si tu veux, dit-elle, je serai ta nouvelle princesse !

Il rit d'étonnement et la voit très sérieuse. Il interrompt alors son rire presque instantanément et garde simplement un gentil sourire sur ses lèvres.

- D'accord, dit-il, tu seras ma nouvelle princesse. Et en échange, moi, je serai ton nouveau frère, d'accord ?

La petite fille réfléchit quelques secondes et sourit à son tour, de toutes ses dents :

- D'accord.

Il est toujours assis dans son siège minuscule pour enfant, et la petite fille est debout devant lui. Ils ont arrêté de sourire et le sérieux qu'ils affichent a des allures de serments éternels. Alors, très lentement, sans cesser de la regarder dans les yeux, il lui demande :

- Comment tu t'appelles ?
- Cyrielle, répond-elle gravement.
- Cyrielle, répète-t-il. J'aime bien comme prénom.
- Et toi, dit-elle, comment tu t'appelles ?
- Vincent.

Le silence apparaît comme une évidence. Il se lève de sa chaise pour enfant, la regarde et dit :

- Allez viens maintenant petite sœur, on va boire du champagne !

Puis il prend sa main dans la sienne, ouvre la porte et avance vers le monde bruyant avec une petite fille souriante à son bras.